

20190108 Les gestes d'élaboration du savoir dans les carnets de recherche

d'*Hypothèses*

Ingrid MAYEUR, Université de Liège

Mon intervention part d'une observation, qui est la suivante : comme lieu de publication sérielle en phase étroite avec l'actualité d'une recherche en cours (Dacos et Mounier 2010), les carnets de recherche semblent favoriser la mise en visibilité des gestes d'élaboration du savoir. Si l'on pense spontanément aux gestes du chercheur dans son activité de recherche, que l'on peut figer dans des photographies par exemple, il existe aussi dans les billets des *gestes discursifs* donnant à voir les opérations intellectuelles nécessaires à l'aboutissement d'une recherche. Le carnetier peut encore inviter l'allocutaire à réaliser lui-même un geste concret, en cliquant sur un lien par exemple, ou en reproduisant une séquence de code. Je voudrais donc, à partir d'une analyse de mon corpus de thèse composé de billets extraits de la page d'accueil d'*Hypothèses*¹, détailler quelques-uns de ces gestes d'élaboration du savoir qui consignent la trace, dans les carnets, de l'activité concrète d'une recherche en train de se faire ; panorama qui, je l'espère, ne sera pas trop rapide (puisqu'en tentant de prendre du recul, je cours en effet le risque de la simplification) mais qui se veut une synthèse de différents pans de ma recherche doctorale, articulés pour tenter d'identifier les enjeux de savoir associés à cette présence des gestes dans ces carnets.

Les gestes discursifs du savoir (diapo. 2)

Je commencerai avec les *gestes discursifs du savoir*, une notion qui a fait l'objet d'une mise au point théorique du collectif liégeois LTTR13. Les gestes discursifs sont envisagés comme un pendant de la figure de style, agissant non sur le plan de l'énoncé mais sur le plan de l'énonciation :

Tandis que la figure possède un versant figuratif très affirmé, le figural donne forme à la pensée et montre de quelle pensée le geste est le soutien. Le geste discursif n'est en effet pas nettement circonscriptible dans l'énoncé, mais laisse saisir à travers des traces la manière figurale dont un discours progresse. (Ltr13 2016, 94- 95)

¹ Le corpus se compose de 87 billets extraits de la Une d'*Hypothèses* durant trois séquences de trois mois (15/10/2016-15/01/2017 ; 15/04/2017-15/07/2017 ; 15/10/2017-15/01/2018), auxquels on ajoutera des exemples illustratifs publiés sur la page d'accueil durant ces mêmes périodes. Pour une liste complète des sources primaires, voir <https://driv.hypotheses.org/corpus-de-these>.

Les gestes discursifs donneraient donc à voir l'architecture des mouvements successifs de l'énonciation ; de cette manière, dans le domaine du savoir, ils conserveraient la trace des conditions de leur production en manifestant, sous *l'elocutio*, qui apparaît comme l'aboutissement rhétorique du discours, les étapes préparatoires que sont *l'inventio* (l'inventaire des arguments mobilisables) et la *dispositio* (leur organisation à des fins d'efficacité argumentative) (*Ibid.*, 98). En créant une *dramatisation* de la recherche, ils donnent à voir le parcours intellectuel du locuteur dans sa démarche de production du savoir : questionnement, problématisation, citation, exhibition des pratiques sont autant de gestes discursifs que l'on retrouve couramment dans les discours scientifiques. Je voudrais m'arrêter ici sur deux gestes discursifs qui me semblent assez spécifiques dans la communication des savoirs sur *Hypothèses*, et qui marquent un écart par rapport aux pratiques traditionnelles de communication de la recherche : le partage et la digression.

Partage (diapo. 3)

L'analyse du corpus montre une tension entre un geste discursif bien établi dans la tradition scientifique, la citation (que j'entends ici au sens strict, comme la reproduction d'un extrait marqué par un site énonciatif antérieur), et un autre geste discursif reposant dans les billets sur la technologie du lien hypertexte, que l'on pourrait associer au partage – non pas entendu ici dans le sens d'un partage assuré par des dispositifs médiatiques comme ceux des réseaux sociaux (partager un billet sur *Twitter*), mais dans celui d'une fonction pragmatique associée à l'enrichissement hypertextuel dans les billets en pôle production et correspondant à une mise à disposition de matériaux (je m'appuie ici sur le travail de (Rosier et Grossmann 2018)²). Citation et enrichissement hypertextuel ont en commun de manifester, au plan typographique, la présence d'un texte dans un autre (donc une relation intertextuelle au sens de Genette (Genette 1987)). Pour la citation, le marquage s'opère par des chevrons, un retrait ou des italiques ; pour l'enrichissement hypertextuel, cela se passe par un soulignement et/ou une couleur particulière³. L'étude des citations au sens strict, dans les billets du corpus, montre déjà un élargissement de l'intertexte du

² Pour Rosier et Grossmann, le discours hypertextuel assumerait des fonctions *pragmatiques* et *évidentielles* par rapport au discours source, le locuteur se positionnant par l'acte même de la citation numérique comme interlocuteur à même de faire circuler les discours dans cet environnement. Ils notent ainsi que les textes ne sont plus tant *rapportés* que *partagés*, « fournis en arrière-plan, créant ainsi un horizon d'attente générateur d'hypothèses de lectures, et entrant aussi dans un système de validation. » (*Ibid.*, 50). Le partage est donc ici entendu comme un effet pragmatique associé à l'usage du discours hypertextualisé ; sens dans lequel nous utilisons ici le terme. Dans la conception de Paveau, le partage relève, en revanche, d'une énonciation seconde greffée sur un texte premier et se matérialiserait donc dans un espace autre (à l'instar du commentaire) – ce que nous n'étudions pas ici pour les billets d'*Hypothèses*, même si l'on en a fait mention.

³ En quelque sorte, la technologie du lien hypertexte qui fonde les relations du web apparaît comme une matérialisation de la relation abstraite, intellectuelle, qui relie deux discours unis par une relation intertextuelle. Comme l'observe Marcocchia, les écrits numériques « manifestent un haut degré d'intertextualité, par la présence (plus ou moins littérale ou intégrale) de textes dans d'autres textes. » (Marcocchia 2016, 100)³.

discours scientifique : outre les sources primaires et secondaires de la recherche, on voit apparaître des sources médiatiques, ainsi que des citations de cadrages provenant d'une encyclopédie collaborative comme *Wikipedia*. Cet élargissement est aussi tributaire des moyens citationnels mis à la disposition du carnetier, puisqu'on peut, dans les billets, insérer des extraits audios ou des capsules audiovisuelles, des fenêtres modales affichant un diaporama voire un document dans son entièreté. Il semblerait toutefois que la citation entre en tension avec l'enrichissement hypertextuel, avec lequel elle peut se combiner (p. ex. dans le cas d'un extrait cliquable) mais au profit duquel elle peut aussi disparaître (le segment cliquable ou *technosegment* fonctionnant alors comme une allusion à un texte autre, que l'allocutaire est invité à découvrir en *délinéarisant* le discours – j'emploie ici la terminologie du dictionnaire d'analyse du discours numérique de Marie-Anne Paveau (Paveau 2017))⁴.

Que partage-t-on, par l'usage de *technomots* ou de *technosegments*, dans les billets d'*Hypothèses* ? L'enrichissement hypertextuel des billets me paraît assurer quatre fonctions : (i) éditoriale, lorsqu'il sert la mise en lien de matériaux internes au carnet, par des renvois à des billets antérieurs ou par des procédés de redocumentation comme les rubriques ou les tags ; (ii) critique, lorsqu'il permet la mise en relation du texte avec les sources primaires et secondaires de la recherche ; (iii) informative, lorsque la délinéarisation du discours mène vers un texte qui apporte un complément à même de favoriser la compréhension du billet (p. ex. par un renvoi vers une notice *Wikipédia*, billet n°26) et (iv) ludique (p. ex. billet n°18, où le technosegment final renvoie vers un sketch des *Monty Pythons* sur *YouTube*, qui en soi n'apporte rien à la construction du savoir mais rend le propos plus léger et, dès lors, favorise son appréhension).

L'étude fine de ces fonctions à travers le corpus confirme le constat d'élargissement de l'intertexte du discours scientifique dans les billets, ainsi que la mise en co-présence d'intertextes issus de sphères d'activité sociales hétérogènes et de statut différents (on va par exemple trouver côte à côte des gifs animés et des renvois à Bourdieu) ; ce qui crée un dialogisme particulier, en ce que les carnets n'anticipent plus uniquement un lectorat universitaire mais envisagent également, dans certains cas, un auditoire extra-académique. Dacos et Mounier parlaient à cet égard du *brouillage éditorial* des carnets (Dacos et Mounier 2010). De ce point de vue, *Hypothèses* s'écarte quelque peu des usages classiques dans les

⁴ Il y a toutefois lieu de souligner, une fois encore, une continuité dans les usages : le fait que l'enrichissement intertextuel, fonctionnant sur le mode de l'évocation ou de l'allusion, semble davantage utilisé que le recours aux citations *stricto sensu* (bien que celles-ci soient par ailleurs susceptibles de se trouver augmentées) peut être mis en parallèle avec une observation faite par Boch et Grossmann à partir de l'étude d'un corpus d'articles linguistiques, aboutissant au constat que l'évocation restait le mode privilégié de référencement des sources scientifiques (Boch et Grossman 2002) – à la différence près que la relation hypertextuelle offre l'opportunité concrète de vérifier la bonne interprétation d'une évocation ou de saisir une allusion en consultant directement l'intertexte qui la sous-tend.

publications scientifiques en SHS où l'intertexte repose généralement sur les sources primaires (patrimoniales, discours de sujets sociaux, etc.) et secondaires (études, ouvrages de référence d'un champ disciplinaires, etc.) de la recherche, l'ouvrant par exemple à des sources médiatiques ou à des éléments de culture populaire (souvent dans un rôle ludique, mais qui deviennent parfois aussi des objets d'étude, puisqu'on trouve des billets portant sur les séries télévisées, le rap, etc.). La recherche s'entrelace de ce fait plus étroitement avec un présent social, ce qui est susceptible de favoriser l'appréhension du billet par un lectorat élargi en prenant appui sur un référent partagé non par la seule communauté scientifique mais par une communauté citoyenne.

Comme gestes discursifs du savoir, citations et partages manifestent l'*inventio* du chercheur (soit ce qu'il a rassemblé comme matériaux de recherche) sous son *elocutio*, ou, plus exactement, sous une première forme d'*elocutio* puisqu'un texte publié au sein d'un carnet de recherche ne se donne pas forcément comme définitif. Ce caractère provisoire de l'*elocutio* transparaît de manière bien visible au sein des billets par la présence d'un autre geste discursif peu banal dans le discours scientifique : la *digression*, où le locuteur donne à voir ses errances dans les opérations de *dispositio*.

Digression (diapo. 4)

Comme lieu de commentaire(s), d'instantanés, de légèreté, de subjectivité en marge d'une activité scientifique, le billet d'*Hypothèses* semble être un espace scriptural propice à l'exercice d'une activité digressive. Or, à première vue, le discours de savoir s'accommode mal de la présence d'une digression : il entend au contraire apporter des réponses étayées à une problématique précise et s'interdit, en principe, le hors-sujet. Il se fait que dans certains cas, les billets d'*Hypothèses* conservent la trace d'un « à côté », d'un « hors-sujet » de la recherche et peuvent s'apparenter, en tout ou en partie, à des digressions : ils convoquent en effet des éléments périphériques au sujet de recherche principal, voire réfèrent à des actualités *hors recherche* (personnelle, sociale, etc.) qui entrent en résonance avec la communication d'une recherche en cours. Certains carnets alimentent d'ailleurs explicitement une catégorie dédiée à la digression (le geste discursif intègre alors l'énonciation éditoriale) : pour citer quelques exemples tirés de mon corpus, le carnet *Histoires de trous* (billets n°7, 34) comporte une série de billets intitulée « En toute digression » (billet n°90) ; *L'atelier du Tamis* (billet n°77) dispose également d'une catégorie « Digressions par l'image » ; dans le carnet *ParenThèses* (billet n°42), cela se marque par une rubrique intitulée « Hors champ » ; enfin, le carnet *Consciencés* (billet n°83) anime à cette fin une rubrique « Coulisses ».

Outre son ancrage thématique de hors-sujet, la digression recourt à plusieurs *stratégies discursives*, pour citer le titre d'un ouvrage de Randa Sabry sur le thème. L'auteur identifie ces stratégies en les liant à

l'émergence, dans le fil du récit, d'un « moi qui vous parle » (Sabry 1992, 279) du locuteur, ce qui crée une dimension réflexive puisqu'un deuxième temps de l'énonciation vient se greffer sur le premier. Et, de fait, les billets manifestent çà et là l'irruption du « moi qui vous parle » du chercheur, à travers plusieurs des procédés discursifs dégagés par Sabry :

1. La *saisie de l'instant* (**diapo. 5**), où le locuteur se donne à voir comme saisi par l'instant au sein même de son processus d'écriture. Le billet n° 10 témoigne ainsi d'une bifurcation dans le projet énonciatif, où la locutrice, après avoir mobilisé une citation, décide de poursuivre encore un peu sur sa lancée avant de revenir au propos initial (« Puisqu'on parle des *Inrockuptibles*, sujet qui intéresse la rédactrice de ce carnet, je voudrais dire que [...] » – le paragraphe suivant s'ouvrant sur « Mais revenons au crépuscule des années 80. ») ;
2. Le *parti-pris de l'incorrigible* (**diapo. 6**) (Sabry 1992, 266) : cela revient à dire que l'on fait « comme si », en réalité, les ajouts au texte ne pouvaient pas être lissés. Ils doivent continuer à apparaître comme une correction, une révision. Ex. billet n°36 : « Dans mon infinie sagesse et ma grande sagacité (non) » ; or, si c'est « non », on peut tout aussi bien faire disparaître ce qui ne convient pas avant de publier. Il existe par ailleurs un procédé d'écriture numérique qui consiste à laisser visible une correction barrée (que Dacos et Mounier appellent « rhétorique du strike », soit une forme de prétéition) : ex. billet n°18 « Est-ce que l'Assemblée pourrait se l'approprier, par exemple sur son site internet ou sur les écrans de la salle des séances, à la façon du Parlement européen ? ~~On peut l'imaginer.~~ La réponse est oui [...] » ;
3. Les *effets de chevauchements* (**diapo. 7**) entre les différentes strates d'écriture, par la mise en évidence du geste scriptural en train de se faire ; le billet n°36 en témoigne encore par l'incise « – vous savez, ce que je suis précisément en train de faire : dire “je”, postuler qu'une vérité individuelle, si tant est que la vérité existe, n'est pas moins valable qu'une généralisation qui dit la même chose en effaçant le sujet de l'affirmation. » ;
4. Certains billets mettent en scène ce que Sabry nomme *l'effet de débord en creux* (**diapo. 8**) : où l'on souligne justement la limite entre sujet et hors-sujet, où on se demande si le discours a bien sa place dans un environnement scientifique. Ainsi, dans le billet n°42, récit d'une soutenance de thèse (qui témoigne également des effets de chevauchements

dont je viens de faire mention), on questionne indirectement la pertinence d'une telle publication au sein d'un carnet de recherche (« Tant pis si tout cela a un petit effet Skyblog » ; « On n'a qu'à dire qu'il s'agit de la retranscription de notes ethnographiques ») ; la question est résolue de manière humoristique par l'autodésignation du texte comme « observation (pas trop) participante » ;

5. Enfin, pour Sabry, les pratiques digressives entraînent un dialogue avec un autre ; et cet autre peut être le lecteur. Elles font ainsi du texte le *texte du lecteur* (Sabry 1992, 283 sqq.) (**diapo. 9**), où la digression comme *mise en scène d'une limite* invite à rompre avec les pratiques classiques forcément continues et studieuses : on accorde donc implicitement au lecteur la licence d'une lecture fragmentaire ou incomplète. Or, les carnets sont aussi (et surtout) un lieu où on anticipe un dialogue avec le lecteur, comme en témoigne la fréquence des termes d'adresse ; on citera ici pour seul exemple l'incipit du billet n°7 qui opère ainsi une véritable mise en garde quant au caractère potentiellement « chronophage » du texte proposé, où l'on invite très concrètement le lecteur à prendre ses responsabilités. Il faut d'ailleurs signaler que, d'une manière générale, l'analyse montre que les incipits des billets sont un lieu privilégié d'observation de ces stratégies discursives.

Par le recours aux gestes discursifs du savoir, le carnetier donne corps aux mouvements intellectuels qui jalonnent l'activité de recherche ; on voit ici que deux de ces gestes, le partage et la digression, établissent un pont entre des temporalités différentes de la démarche, l'un en mettant à disposition des matériaux sur lesquels s'est appuyée l'élaboration du savoir (à tout le moins, pour les fonctions éditoriales et critiques), l'autre en opérant un retour réflexif sur un premier temps du discours, ou en convoquant un « à côté » de la recherche ancré dans le présent du carnetier qui nourrit ses réflexions. Ces gestes contribuent de ce fait à dynamiser, à dramatiser le discours scientifique en faisant apparaître son caractère construit et progressif.

Énonciation des gestes de la recherche

Textualisation et notation des gestes de la recherche (**diapo 10**)

À d'autres endroits, ce sont les gestes concrets du chercheur qui se trouvent énoncés en ce qu'ils font l'objet d'une tentative de figement au sein du billet, suivant des modalités diverses – soit, selon la définition qu'en a donnée Dondero, d'une *textualisation* entendue comme « lieu de médiation entre texte et pratique ». De son point de vue, « les textualisations (photographies, vidéos, prises de notes)

permettraient de contrôler le déploiement de la pratique qui est, de son côté, éphémère et insaisissable. » (Dondero 2014, 15-16) ; c'est-à-dire qu'elles serviraient la stabilisation de gestes sur un support par un acte énonciatif, afin d'en conserver le témoignage. Dondero invite par ailleurs à distinguer, d'une part, entre *récits de pratiques* et *textualisations* : le récit des pratiques serait à rattacher, pour sa part, à des séquences narratives où le chercheur se met en scène en tant qu'il accomplit son activité de recherche, et se rapprocherait d'un geste discursif de type « exhibition des pratiques » ou « narration de la recherche ».

Les textualisations peuvent ainsi mettre en scène la corporalité du chercheur et les gestes sensori-moteurs qu'il mobilise dans la conduite de sa recherche ; mais aussi les gestes de la machine qui transforment les données en résultats (cartographies, histogrammes, etc.). Je montre ici quelques exemples de textualisations impliquant le collectif de recherche, comme dans le billet n°120 (**diapo. 11**) où, au retour d'une mission de fouille archéologique, l'équipe présente les résultats obtenus, et se donne à voir par une illustration dans son activité, très physique, de sondage du sol. Le récit des pratiques est ici doublé d'une textualisation témoignant de l'activité de recherche. Les textualisations de la pratique sont encore assurées par l'insertion de capsules audio-visuelles résultant d'une captation durant une séance de séminaire ou une conférence, que l'on joint au textes du billet. Dans le cas des gestes machiniques commandés par le chercheur : on donne alors à voir le travail de production des savoirs par la machine (par exemple captures de data.bnf (**diapo. 12**)).

Dondero invite encore à distinguer entre *textualisations de la pratique* et *notations de la pratique* (**diapo. 13**). Les textualisations telles que la prise de notes, les vidéos ou les photographies ne constituent pas des notations, étant trop fidèles à la pratique car produites *in vivo* : « Ce faisant, elles ne peuvent pas répondre aux critères de la notation qui vise la visualisation "d'en haut" de la totalité des actions, déphénoménalisée, et qui permet de cartographier l'émergence de chaque geste, leurs durées, leurs croisements, leurs successions. » (Dondero 2014, 26) – en ce sens, les notations produisent une *grammaticalisation des gestes et des échanges* (*Ibid*, 16). Contrairement à la *textualisation* qui livrerait le *témoignage* de la pratique, la notation en fournirait une *reconstruction ex-post*, permettant l'identification de modules d'actions. Afin de bien mettre en évidence les spécificités de la textualisation du geste machinique d'une part, et de la notation des pratiques d'autre part, je mobiliserai à des fins de comparaison deux exemples reposant sur la constitution de cartographies.

Le billet n°119, issu du carnet *Freakonometrics* (**diapo 14**), montre le chercheur récoltant ses données (que le lecteur est incité à consulter par l'activation des technomots) pour les injecter ensuite dans un logiciel de cartographie. Les opérations de paramétrage font l'objet d'une description minutieuse et

s'accompagnent d'une reproduction des consoles affichant les lignes de code, menant à des cartographies intermédiaires qui aboutissent au résultat final. Les actions consignées forment ici une notation de la pratique, les gestes étant décomposés en séquences éventuellement reproductibles. La mise en scène du geste machinique se présente dans d'autres cas sous une forme plus immédiate, comme on peut le voir sur la cartographie dynamique du billet n°118 provenant quant à elle du *Carnet (Neo)cartographique (diapo. 15)*. Cette cartographie correspond dans un premier temps au résultat machinique du traitement des données – soit une textualisation de la pratique, sous forme de capture cliquable. L'activation du pointeur ouvre la carte dynamique dans un nouvel onglet. C'est dans cette nouvelle configuration que les points rouges deviennent actifs : leur sélection entraîne un focus sur la zone géographique concernée, où le passage du curseur commande l'affichage d'une fenêtre modale détaillant les histoires singulières qui leur sont liées. C'est donc ici le geste sensori-moteur de l'utilisateur qui entraîne la réalisation du geste machinique de réorganisation des matériaux par l'outil de visualisation ; ce geste étant lui-même anticipé par un geste machinique antérieur menant à une première textualisation sous la forme d'une cartographie non dynamique.

L'enrichissement hypertextuel comme textualisation de la pratique (diapo 16)

Cette sollicitation du lecteur à agir concrètement sur un texte nous ramène à la problématique de l'enrichissement hypertextuel, qui résulte d'un choix du scripteur en pôle production mais dont l'effectivité (on entend par là, la consultation effective du texte hyperlié par l'allocutaire) dépend, en pôle réception, d'un geste d'activation du lecteur. Dans le cas où l'enrichissement hypertextuel joue un rôle critique, soit matérialise grâce au lien hypertexte la relation intellectuelle qui existe entre un discours scientifique et ses sources (primaires ou secondaires), on pourra certes considérer que cet enrichissement témoigne d'un geste discursif de partage du savoir, ainsi qu'on l'a expliqué, mais également qu'il textualise un geste intellectuel du chercheur (donc qu'il inscrit une pratique sur un support) tout en incitant le lecteur à retracer la démarche d'*inventio* par une manipulation concrète de l'intertexte, ce qui renforce la portée critique des savoirs ainsi communiqués⁵.

Conclusion : les gestes d'élaboration du savoir au cœur d'un *théâtre de la science* ? (diapo. 17)

Ce parcours rapide à travers les gestes discursifs du savoir et l'énonciation des gestes de la recherche dans les billets du corpus semble bien montrer que le discours scientifique des carnets, témoignant d'une

⁵ Si l'on reprend une idée de Jeanneret et Souchier, le lien hypertextuel *donnerait à voir* l'interprétation du texte et permettrait ainsi à l'allocutaire de reproduire *physiquement* le geste herméneutique du locuteur (Souchier et Jeanneret 1999, 106).

recherche en train de se faire, est un lieu privilégié de mise en évidence de la pratique, selon des modalités qui dépassent leur seule mise en récit. D'une part, cette pratique est non seulement montrée, exhibée par des textualisations, mais aussi donnée en partage à l'allocutaire, invité à se figurer la démarche intellectuelle du carnetier ; démarche intellectuelle qui se manifeste à travers la mise à disposition des sources, ou encore par un retour du locuteur sur son énonciation première dans les pratiques de digression, qui laissent également entrevoir un chercheur engagé dans un présent social. D'autre part, pour le chercheur, les gestes deviennent un référent possible du discours scientifique, voire, lorsqu'ils sont textualisés, un intertexte. C'est sans doute en cela que réside une particularité de la réflexivité propre aux carnets d'*Hypothèses*⁶ ; car, en effet, ainsi que l'a noté Jeanneret dans son ouvrage *Écrire la science* (Jeanneret 1994), intertexte du discours scientifique et réflexivité des savoirs ont partie liée. C'est, du moins, le critère qu'il convoque pour différencier entre discours de vulgarisation et discours spécialisé ; ce ne serait pas tant la nature de l'intertexte qui les distinguerait, que la manière de s'y rapporter. Dans le premier cas (donc le discours de vulgarisation), on donnerait une vision historicisée du champ de recherche, on signalerait les autorités dignes de foi, etc. ; dans le second, le discours spécialisé, on prendrait position, on critiquerait ses pairs, etc. Lorsque Jeanneret détaille les poétiques de l'écrit de vulgarisation, qui varient fortement à travers les époques, il relève qu'elles répondent de manière commune à l'enjeu de *créer un théâtre de la science*, de manière à offrir « un point de vue sur le savoir et les pratiques qui le constituent » (*Ibid.*, 270) ; point de vue qui est construit autour d'un lecteur omniprésent dans le système énonciatif. Or, si ce lecteur est, dans le cas du texte de vulgarisation, envisagé comme un profane, on a signalé que le dialogisme qui caractérise *Hypothèses* était original en ce qu'il intégrait généralement, en raison de son *brouillage éditorial*, la possibilité d'un lecteur profane tout en poursuivant des objectifs de communication scientifique adressés à un public académique ; pour le dire autrement, on trouve souvent dans les billets une cohabitation entre un lecteur attendu qui est issu d'un public spécialisé, et un lecteur lambda anticipé par les discours d'escorte de la science ouverte.

Il me semble que les gestes d'élaboration du savoir, gestes discursifs ou résultant de textualisations, voire de notations, ont quelque chose à voir avec la construction d'un théâtre de la science ; qui n'a pas pour fonction, comme ce serait le cas dans les écrits de vulgarisation, de raconter un champ de recherche, d'en établir un cadastre reposant sur des autorités et des paradigmes validés – soit, entérinant le PDV surplombant de la doxa ; mais c'est ici un théâtre qui s'ancre dans des pratiques singulières, le théâtre d'une recherche et non de la recherche, une science vivante dramatisée par la présence de gestes qui se

⁶ Çàd on objective ses gestes, on revient dessus...

trouveraient, autrement, lissés sous le discours scientifique d'un article ou d'une monographie. Sophie Moirand avait établi une distinction entre le *praxéogramme* de la recherche et le *script*, c'est-à-dire d'une part les actions mises en œuvre par le chercheur pour obtenir des résultats, et d'autre part la manière dont les résultats sont ensuite mis en discours (Moirand 2009) : dans les billets, le script colle plus près du praxéogramme, et on peut voir là une incidence formelle du blog comme dispositif médiatique qui suppose une publication sérielle, régulière et donc liée à une actualité, ce dispositif étant ancré, sur *Hypothèses*, dans l'imaginaire du carnet de recherche qui a justement vocation à consigner les gestes du chercheur (concrets p. ex. relevés de fouilles, ou intellectuels – en ce compris ses digressions).

Reste à savoir à quelle fin se déploie ici ce théâtre de la science. Il me semble que le dialogisme particulier qui caractérise les discours scientifiques d'*Hypothèses* dote ces gestes d'une double fonction de légitimation du discours scientifique : d'une part, du chercheur par ses pairs, en ce qu'il utilise des méthodes susceptibles d'être reproduites dans son champ de recherche (il y a donc une fonction de transmission d'expérience, qui se complète éventuellement avec l'ouverture d'un nouveau temps réflexif par les commentaires et les réponses du chercheur à ceux-ci) ; mais aussi, celle d'une légitimation de la recherche en science humaine et sociale où cette communication de l'expérience contribue à dessiner dans l'imaginaire collectif une figure du chercheur (et plus précisément une image du chercheur en SHS qui fait relativement défaut dans les représentations courantes, là où la doxa a bien entériné le modèle du scientifique de laboratoire en blouse blanche) ; l'enjeu serait alors ici de rendre les sciences humaines et sociales plus concrètes, vivantes, aux prises avec une actualité qui est celle de leur production, elle-même inscrite dans présent social qui transparaît au sein des billets avec plus ou moins d'intensité.

Bibliographie (diapo. 18)

- Boch, Françoise, et Francis Grossman. 2002. « Se référer au discours d'autrui, quelques éléments de comparaison entre experts et néophytes ». *Enjeux, L'écrit dans l'enseignement supérieur* 2 (54): 41-51.
- Dacos, Marin, et Pierre Mounier. 2010. « Les carnets de recherche en ligne, espace d'une conversation scientifique décentrée ». In *Lieux de savoir. 2. Gestes et supports du travail savant*, édité par Christian Jacob, 2:N/A. Paris: Albin Michel.
http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00439849/document.
- Dondero, Maria Giulia. 2014. « « Sémiotique de l'action : textualisation et notation » ». *CASA - Cadernos de Semiótica Aplicada* 12 (1). <http://orbi.ulg.ac.be/handle/2268/169929>.
- Genette, Gérard. 1987. *Seuils*. Paris: Seuil.
- Jeanneret, Yves. 1994. *Écrire la science: Formes et enjeux de la vulgarisation*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Lttr13. 2016. « Figures de l'énonciation : les gestes discursifs du savoir ». In *Figures en discours*, édité par Amir Biglari et Geneviève Salvan, 93-116. Au cœur des textes 31. Louvain-la-Neuve: Academia - L'Harmattan. <https://orbi.uliege.be/handle/2268/194724>.

- Marcocchia, Michel. 2016. *Analyser la communication numérique écrite*. Paris: Armand Colin.
- Moirand, Sophie. 2009. « Qu'est-ce qu'un discours universitaire de recherche en lettres et langues? » In *Principes et typologie des discours universitaires*, édité par Jean-Marc Defays, Annick Englebert, Laurence Rosier, Marie-Christine Pollet, et et al., 95-109. Paris: L'Harmattan.
- Paveau, Marie-Anne. 2017. *L'analyse du discours numérique: Dictionnaire des formes et des pratiques*. Paris: Hermann.
- Rosier, Laurence, et Francis Grossmann. 2018. « Du discours rapporté au discours partagé. Analyser les usages du discours rapporté hypertextualisé ». In *Le discours hypertextualisé. Espaces énonciatifs mosaïques*, édité par Justine Simon, 41-64. Besançon: Presses universitaires de Franche-Comté.
- Sabry, Randa. 1992. *Stratégies discursives : digression, transition, suspens*. Paris: Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- Souchier, Emmanuël, et Yves Jeanneret. 1999. « Pour une poétique de «l'écrit d'écran» ». *Xoana*, n° 6/7: 97-107.